

Werk

Titel: Goethe im Kreise Isaak Iselins

Autor: Keller, J.

Ort: Frankfurt a. M.

Jahr: 1885

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?503540463_0006|log12

Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de



5. GOETHE IM KREISE ISAAK ISELINS.

MITGETHEILT VON

J. KELLER.

Isaak Iselin (1728—1782), durch seine selbstlosen regenerativen Bestrebungen bei den schweizerischen Magistraten in den sechziger Jahren des vorigen Säculums hochgeachtet und als Herold eines neuen Staatsgedankens nicht minder gefürchtet, durch sein oft aufgelegtes Hauptwerk, »die Geschichte der Menschheit«, weithin über die Grenzen der Heimat und sogar Deutschlands hinaus vortheilhaft bekannt, verfolgte von etwa 1770 an mit steigendem Interesse die Anzeichen einer neuen Epoche, deren Schlagwörter durchaus andere waren, als die er selbst mit hundert Gleichgesinnten bisher ausgegeben und verfochten hatte. Seine politischen Ideale hatte der vorwiegend verständig beanlagte Mann über dem eifrigen Studium der Alten und der zeitgenössischen Franzosen und Engländer sich gestaltet; als Ziel der Menschenbildung erschien ihm eine vernunftmässige Vervollkommnung der im empirischen Menschen liegenden Körper- und Geisteskräfte: daher sein Hinneigen zu den Häuptern der Aufklärung, sein entschiedener Widerspruch gegen Rousseau, sein bei aller Bewunderung unverholener Protest gegen den Messiasdämon, endlich die allmähliche Lockerung seines Verhältnisses

zu Lavater, mit dem er für den »Neuerer« Basedow geschwärmt und geworben, sobald der Zürcher in den Originalgenies seine eigentlichen Busenfreunde zu verehren begann.

Es ist keineswegs unsere Absicht, auf diese Beziehungen Iselins hier genauer einzutreten: wir wollen auf Grund des brieflichen Nachlasses Iselins, dessen Einsicht uns der Enkel des berühmtesten Basler Rathschreibers bereitwilligst gewährte, lediglich die Stellen mittheilen, welche direkt auf Goethe Bezug haben. Das Meiste gehört zur Kategorie »Goethe im Urtheil seiner Zeitgenossen«; anderes wird, wenn wir uns nicht täuschen, zumal von denjenigen mit Dank aufgenommen werden, welchen die allseitige chronologische Fixirung dieser Dichterlaufbahn am Herzen liegt.

Oberstlieutenant *Johann Rudolf Frey* von Basel, seit 1742 in französischen Kriegsdiensten stehend, wohlbekannt mit der schönen Literatur Frankreichs und voller Theilnahme auch für die gleichzeitigen poetischen Bestrebungen Deutschlands, unterhielt von 1756—1782 mit seinem »Herzensfreund« Iselin eine weitläufige Korrespondenz, welche in dem erwähnten Nachlass sechs starke Quartbände füllt. Unter dem 13. April 1775 schrieb er von Weissenburg (im Elsass) aus, wo damals sein Standquartier sich befand, an Iselin unter Anderem Folgendes:

»Les Allemands marchent à grands pas dans la carrière des Romans. Les avez-vous lus, les *Leiden dess jungen Werthers*? J'en ai devoré hier la première partie, et je viens d'achever la seconde. Ni Richardson, ni J. J. Rousseau ne m'ont pas remué plus fortement que l'auteur de ce Roman, si c'en est un. Aucune lecture ne m'a jamais affecté davantage, meme dans l'age ou mon sang etoit beaucoup plus bouillant, et mon imagination bien plus ardente. Si vous avez lû ce livre interessant, pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé? Auriez-vous fait cette lecture de sang-froid? Je jurerois une haine éternelle aux occupations si indignes de

vous qui auraient pû flétrir votre ame, vous blaser au point de vous faire perdre le charme des émotions que toute ame sensible doit éprouver en dix endroit de cet ouvrage. Lorsque je vous ai mis en question si c'étoit un Roman ou non, c'est que Ring [ein Freund Freys und Iselins, damals in Karlsruhe] m'a formellement assuré, que ce jeune Werther étoit le fils du célèbre Jérusalem à qui toute ces aventures étoient effectivement arrivées. C'est ce qui m'a seul donné l'envie de faire l'acquisition d'un exemplaire en blanc que Ring en avoit en double, car cette ame froide me l'avoit loué très foiblement. Je croirois oser que le fond en est vrai, mais que le tout a été brodé dessus par une main bien habile. Ce n'est pas que je n'aie aperçu par-ci par là quelques défauts, mais qui sont bien effacés par de sublimes beautés. On pourroit dire aussi que cela est calqué sur la nouvelle Heloïse, Werther ressemble, je l'avoue, beaucoup à S. Preux, et Lotte à Julie. Pour Albert, il n'a rien de commun avec Wolmar. Quoiqu'il en soit, vous conviendrez que tout est ici beaucoup plus vraisemblable et plus dans la nature que dans le Roman de Rousseau dont les détails sont enchanteurs et souvent sublimes, mais dont la fable est absurde. Tachez un peu, mon cher ami, de savoir de Nicolai [Iselin war mit N. befreundet und Mitarbeiter an der Allgemeinen Deutschen Bibliothek] ou de quelque autre de vos correspondans de plus amples particularités de cet ouvrage, que je crois au reste plus dangereux qu'utile pour de jeunes gens, quoique Werther meure le martyr de sa vertu et de celle de maitresse : et que sait-on si Madame Albert aurait résisté bien longtems, si son impétueux amant avait préféré le parti de la séduction à celui que le desespoir lui a fait prendre. Je crois qu'il n'aurait pas fallu un grand nombre de tête à têtes comme celui de la veille de sa mort pour en venir à bout.

Darauf entgegnete *Iselin* am 27. April: »Je croiois Vous avoir parlé des Leiden des jungen Werther. Je sous-cris au jugement, que Vous en portés, quoique malheureuse-

ment, ou heureusement accoutumé depuis quelques années a analyser les plaisirs que je goute je n'en aie pas été enthousiasmé comme Vous. Plus j'admirois les beautés poétiques de cet ouvrage, plus je me représentois qu'il devoit être dangereux et cette idée affoiblissoit beaucoup la sensation agréable que cette lecture m'aurait causé d'ailleurs. Je ne conçois pas que Mr. Ring ne Vous en ait nommé l'auteur. C'est un homme dont je Vous ai déjà parlé aussi — Mr. Göthe, l'auteur du *Götz von Berlichingen*. C'est un des premiers beaux génies de l'Allemagne. Il est un de ceux qui commencent a former une nouvelle secte dont le moindre dessein est de detruire toutes les règles que Boileau, du Bos, Marmontel, Voltaire etc. ont adopté pour le théâtre etc. — et de faire regarder Shakpear comme le seul modèle digne d'imitation. Il est l'auteur de ces *Götter, Helden und Wieland* que nous avons lû une fois ensemble [Frey brachte seinen Urlaub in Basel zu, wo er seine Familie hatte], le *Schultheiss* [von Basel, Namens *Wolleb*, geb. 1706, gest. 1788], Vous et moi. Le Sgr. Wieland que tout le monde craignit jusqu'a present tremble devant lui. Nicolai a fait un morceau charmant sur ces *Leiden* — intitulé *Freuden des jungen Werthers: Leiden und Freuden Werthers des Mannes*. Il y montre par une fiction aussi agréable et douce que celle de Göthe est forte et [weisser Raum für ein weiteres Epitheton, welches Iselin aber nicht geschrieben] qu'il y avoit cent ressources pour ce fou de Werther et qu'il vaut toujours mieux de vivre que de se casser la tête. J'ai aussi reçu depuis quelque tems de Berlin des *Gespräche über die Leiden des jungen Werthers*, qui sont de toute beauté. [Gemeint sind Riebes Gespräche etc., vgl. Appell, 3. Aufl. S. 187 ff.] Au reste c'est comme Vous le supposés. Le fond de l'histoire est vrai et c'est le fils de Jérusalem qui y a donné lieu. Cet ouvrage a fait une sensation extraordinaire en Allemagne. Une personne du Hesse, je ne sçais si c'étoit une femme ou une fille qui déjà n'étoit trop sage,

s'est empoisonnée après l'avoir lû, pour suivre le bel exemple de son héros«.

Am 9. Mai war *Frey* schon ziemlich beruhigt. Er machte als Vorgänger Goethes auf französischem Boden »quant à la Révolution dans le système Dramatique« namhaft «Diderot et un certain M. Mercier connu par plusieurs tragédies Bourgeoises non jouées et par un ouvrage sur l'art Dramatique«. Für sich ist er der Ansicht, man sollte den Dramatikern untersagen, sittenverderbend auf die Nation einzuwirken; unverwehrt aber sollte bleiben, de »créer et tenter de nouveaux genres« und hierin müsse man jedem seine Freiheit lassen. »Mais aussi«, fährt er fort, »ne faut-il pas que ces Messieurs veuille[nt] forcer le monde à mépriser ce qu'on est porté naturellement à admirer«.

Letzteres bezog sich offenbar zunächst auf *Wieland* und dessen Verhöhnung durch *Goethe*. »Haben Sie«, fragt Iselin anfangs August 1774 seinen alten Freund Stadtschreiber Salomon *Hirzel* in Zürich, »die Satyre Götter, Helden und Wieland, eine Farce, gedruckt auf Subscription, gelesen? Lesen Sie diese Paar Bogen — es ist viel Salz darinne. Das Ganze will mir indessen nicht gefallen. Wieland hat sich in seinem Merkur deshalb auf eine edle oder feine Art gerächt. Er hat die Verdienste des Mannes erhoben, der ihn so übel behandelt hat«. Und an ebendenselben unter dem 4. November 1775: »Hat Hr. Gesner die *Menschen, Thiere und Götter* gemacht? [Vgl. *Goedeke*, Grundriss, II., S. 885, No. 20.] Götter verdiente gezüchtigt zu werden: aber ich möchte nicht der Executor gewesen seyn«.

Nicht lange vorher war *Goethe* in *Basel* gewesen und hatte mit Iselin persönlich verkehrt. Dies ergibt sich aus zwei Stellen von Briefen, welche der Rathschreiber nach Zürich an *Hirzel* und nach *Weissenburg* an *Frey* bald nach der Unterredung schrieb. Es ist nicht unwahrscheinlich, dass *Schlosser* in *Emmendingen*, welchen Iselin bereits 1772 kannte (»ein ganz besonderes Genie, dessen Herz und Geist alle Hochachtung verdienen«, Brief Iselins an *Hirzel*

am 17. April) und mit dem er in der Folge sehr genaue Beziehungen anknüpfte, seinen Schwager dem Basler Philanthropen empfohlen hatte. Man hat bisher gewusst, dass Goethe »zehn Tage« vor dem 22. Juli 1775 von Zürich aufgebrochen sei, um die Heimreise anzutreten, und dass er zwischen dem 10. und 14. Juli in Strassburg mit *Dr. J. G. Zimmermann* zusammengetroffen. Über seine Reiseroute zwischen der erstern und letztern Stadt war man im Unklaren; *G. v. Loeper* meinte, durch eine Notiz *Schubarts* verleitet, jener habe sich von Zürich direkt nach Ulm und von da nach Westen gewendet. (Vgl. die Anmerkungen *G. v. Loeper*, Hempel 23, S. 204 und 22, S. 453.) — (Dass Goethe am 2. Juli von Zürich abzureisen gedachte, habe ich wahrscheinlich zu machen gesucht, *Grotesche* ill. Ausg. X, S. 320, A. 1. L. G.) Wir geben die beiden Stellen aus Iselins Korrespondenz in extenso. Am 10. Juli 1775 meldet er *Frey* über die Sache Folgendes: »J'ai vu hier et avant hier l'auteur des souffrances du jeune Werther. C'est un homme d'un commerce charmant. Tout ce qu'il dit porte l'empreinte du genie. Je ne sçaurois au reste Vous le peindre mieux par rapport a l'esprit qu'en Vous disant que c'est une espèce de Leuchsering — mais il ressemble a celui-ci comme Jean Rodolphe Frey ressemble a Remeli Frey: c'est a dire que Goethe est grand comme le père et que Leuxering est petit comme le fils. Je ne suis cependant point content de tout de l'usage qu'il fait de ses talents. Je crois que le désir de se distinguer est son premier mobile et que d'autres ayant déjà pris les devants sur la route qui mène au bien & au parfait, il a entamé un des cent mille détour du paradoxe ou une foule de fous va le suivre jusqu'a ce qu'ils ne sçachant plus que devenir ils seront obligé de revenir sur leurs [pas] comme il est arrivé de même aux sectateurs de J. J. Rousseau«. — Zum leichtern Verständniss der in dem Briefe gemachten Anspielungen zwei Worte: Freys Söhnchen war Pathenkind Iselins und gab wegen seines etwas ungebundenen

Wesens öfters Anlass zu brieflichen Mittheilungen und Bedenken von Seiten des Rathschreibers und des Vaters. Leuchsenring stand von 1771—1776 mit Iselin in Briefwechsel und suchte ihn auch in Basel heim.

Der zweite Brief, welcher von der Zusammenkunft Iselins mit Goethe Bericht gibt, ist am 4. August 1775 geschrieben. S. *Hirzel*, an den er sich richtet, gehörte zu den thätigsten »Menschenfreunden« der Schweiz während der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts; er und sein »Gevatter« in Basel hatten die »helvetische Gesellschaft« in Schinznach mit einigen anderen Gleichgesinnten gegründet. Ihm meldete Iselin: »Es hat mir viel Freude gemacht, Göthen zu sehen. Ich bewundere das Genie dieses Mannes im höchsten Grade — obwohl ich den Gebrauch gar nicht liebe den er davon machet. Er wird indessen eine neue Bahn öffnen. Es wird nun eine Zeitlang in Deutschlande alles sich dahin bestreben Thätigkeit zu spiegeln, Stärke zu zeigen. Wer die grössten Kräfte beweisen wird — wird der grösste seyn — und sich auf dieser Bahn bemerken zu machen scheint Göthens vornehmste Absicht zu sein. Auch ist niemand der mehr im Stande wäre Aufmerksamkeit auf sich zu ziehen.

Dieses soll uns indessen nicht irre machen. Wir denen Gott weniger Kräfte verliehen hat, wollen ruhig auf der Bahn fortgehen, die zum Guten führet. Wir werden da weit sicherer und weit rühmlicher arbeiten — und unsre Glückseligkeit wird dadurch nicht gemindert werden.

Was sagt Hr. Bodmer von Göthen — [Vgl. hierzu Cruegers Mittheilungen im G.-J. V. S. 177 ff.] Er kann mit diesem Manne, wie es mir deucht gar nicht zufrieden seyn. Wie Lavater und Göthe so wohl zusammenstimmen können das kann ich gar nicht erklären. — Es müssen in den Herzen dieser zwei Männer ganz besondere Saiten sich befinden — welche einander verwandt sind — zween grosse Geister die einander nicht verdunkeln — können indessen besser Freunde seyn als solche welche sich auf der gleichen

Bahn neben einander sehen lassen. Ich stelle mir daher [vor] dass die Erscheinung von Göthe Wielanden sehr wehe thun soll. Er der bis[her] dem witzigen Deutschlande mit so vielem und ausschliessendem Geiste vorgaukelte, soll einen Mann nicht gerne sehen der nicht nur noch grössre Sprünge thut als er sondern der noch Originalsprünge thut, da er immer nur Nachahmer war«.

Mehr und mehr ward Iselin inne, dass er der neuen literarischen Richtung auf keinen Fall sich anschliessen könne. *Leuchsenring*, den er einst enthusiastisch begrüsst, hatte bereits 1773 in seinen Augen sehr viel von dem ehemaligen Nimbus eines Naturkindes verloren; *Herders* »älteste Urkunde« kam ihm völlig unverständlich vor; Freund *Nicolai* war gar als Orang-Outang heimgeschickt worden — und nun erst das Kraftgenialische Treiben im Thüringerland, von welchem zunächst ein hannöverscher Offizier, *von Rosenthals* Nachfolger in Marschlins, ihm wundersame Dinge berichtete! Vor einem Dutzend Jahren etwa hatte Iselin auch geschwärmt, à la Klopstock und Gessner geschwärmt — aber die »freundschaftliche Tagsatzung« in Schinznach war doch aller Zucht und Ehrbarkeit beflissen gewesen, gegenüber der unartigen Aufführung der »beaux esprits rassemblés a la cour de *Weimar!*« »Tout s'y tutoye, le Duc, Wieland, Goethe, Lenz, le Comte de Stolberg etc. Un homme d'un grand merite et apparemment de plus de sens, le Baron de Dahlberg, gouverneur d'Erfurt, et Chanoine de Mayence, voulant faire l'autre jour visite au Duc le trouva jouant au Colin Maillard [Blindekuh] avec les philosophes. On cessa un peu pour le saluer et on continua a jouer Colin Maillard, dont a ce qu'on dit il ne se scandalisa pas peu. Reste aussi a sçavoir« fügt er doch besonnen hinzu, »si ce trait comique est bien vrai. Cependant il est assés dans le sens de ces gens. Au bout du compte j'aime mieux les fous qui jouent au Colin Maillard que ceux qui se tuent. Au reste il ne faut jamais faire l'un et quand on a passé l'âge de vingt ans on peut renoncer a l'autre«. (Iselin au

Frey d. d. 13. Mai 1776.) Andere, nach seinem Dafürhalten völlig glaubwürdige Leute erzählten ihm weitere »recht tolle Dinge« von Weimar: er vermuthete, »diese Haupt- und Staatsaction dürfte leicht mit einer Schlägerey enden und Wieland endlich in die Fäuste lachen« (Iselin an Hirzel am 30. Sept. 1776). Acht Wochen später erklärt er demselben definitiv: »Ich kann mich nicht in die neue Philosophie dieser Genien finden, an deren Spitze Göthe steht. Mir deucht, es sey da alles ausser den Schranken der Ordnung und ein besonderer Schwindelgeist treibe eine Mänge Köpfe herum. Auch unser lieber Lavater ist hievon nicht ganz frey — und auch nicht mein Freund Schlosser. Ich weiss nicht, was ich aus der Empfindsamkeit machen soll, die der Abgott dieser Herren ist. Ich verehere die Empfindsamkeit, aber ich möchte doch mein bisgen gesunde Vernunft dabey behalten, um mich zu warnen, wenn Empfindung und Einbildung mich zu weit führen wollte«.

Nur im Vorbeigehen kommt Iselin fortan in der nachgelassenen Korrespondenz auf »la secte des Göthen et leur séquelle« zu sprechen. Als *Zollikofer*, der bekannte reformirte Prediger Leipzigs, ihn besuchte, zeigte *Georg Christoph Tobler* (damals Informator bei Iselins Schwager Burkhardt) für denselben und seine Sache nur Mitleid: der Rathschreiber verstand dergleichen Äusserungen recht gut. »C'est une chose singulière«, schrieb er am 8. August 1777 mit Bezug auf das eben Erlebte, an Hirzel, »combien ces Messieurs de la secte de Goethe et de Herder méprisent tout le reste des humains«. Verbittert ist er darum nicht worden, und persönlichem Groll blieb seine edle Seele auch jetzt verschlossen.

Im nämlichen Jahre trat in den Kreis seiner Bekannten und in der Folge auch Freunde ein Originalgenie wunderlichster Art, an Geist und Herz echt und vollgehaltig, von reinem Natursinn und Schöpfungskraft überquillend, dabei ungeschlacht, mit seinen Bestrebungen immer nur die Andern

meinend, auf vielen Punkten das Gegenstück zu Leuchsenring und Kaufmann, jedenfalls aber trotz seiner dreiunddreissig Jahre der Lenkung und Weisung sehr bedürftig: es war *Pestalozzi*. Und wie merkwürdig: in seiner ersten bedeutendern Schrift warf dieser seltsame Anachoret dem Verfasser des »Werther« den Fehdehandschuh hin! Pestalozzis »Abendstunde« steht in Iselins Ephemeriden für 1780 in der ersten Fassung. Hier findet sich der Passus, den man in den Abdrücken von *von Raumer, Schulz, Seyffarth, Morf, Sperber* und *Schumann* vergebens sucht:

»O Fürst in deiner Höhe!
 O Göthe in deiner Kraft!
 Ist das nicht deine Pflicht, o *Göthe*, da deine Bahn
 nicht ganz Natur ist,
 Schonung der Schwachheit, Vatersinn, Vaterzweck, Vater-
 opfer im Gebrauch seiner Kraft, das ist reine Höhe
 der Menschheit.
 O *Göthe* in deiner Hoheit, ich sehe hinauf, von meiner
 Tiefe, erzittre, schweige u. seufze.
 Deine Kraft ist gleich dem Drang grosser Fürsten, die
 dem Reichsglanz Millionen Volkssegen opfern!«

Was soll dieses Orakelwort inmitten eines aphoristisch gehaltenen Aufsatzes? Vorab war der Zusammenhang mit dem umgebenden Text nicht eben klar. Iselin rieth dem Verfasser, die Stelle wegzulassen. Hierauf antwortete Pestalozzi seinem Mentor in einem Briefe, der wahrscheinlich in der zweiten Hälfte des Jahres 1779 geschrieben wurde: »Göthe lasse ich gerne durchstreichen — der Sinn warum er dastehet ist folgender — die Krafft seines dem Jahrhundert zugeschnittenen Genies — wirkt mit Fürsten und Herrscher Gewalt — wie Voltaire in seiner Zeit — und seine unbescheidene, ungläubige, alles Heiligthum der Welt nicht schonende Kuhnheit — ist wahre Schwäche — Were Vatter Sinn, Vatter Opfer Geistes Richtung des Mannes im Gebrauch seiner Kreffte — er were Prophet und Mann

Gottes — fürs Volk — jez Irrlicht zwischen Engel und Satan, und mir *in so weit niederer* Verführer der Unschuld«.

Und nun liess Iselin den Text des ursprünglichen Manuscriptes in die Presse wandern. Goethe hat von diesem ersten Druck der »Abendstunde« schwerlich Notiz genommen. Als der Aufsatz dann 1807 in Pestalozzis »Wochenschrift für Menschenbildung« neuerdings erschien, waren die Zeilen, welche den Angriff enthalten, aus kaum mehr bestimmbarren Gründen weggelassen.

